



HAL
open science

**Compte-rendu de : Vanina Mozziconacci, Qu'est-ce qu'une
éducation Féministe ? Égalité, émancipation, utopie, Paris,
Éditions de la Sorbonne, 2022**

Marlène Jouan

► **To cite this version:**

Marlène Jouan. Compte-rendu de : Vanina Mozziconacci, Qu'est-ce qu'une éducation Féministe ? Égalité, émancipation, utopie, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2022. *Nouvelles questions féministes*, 2023, 42 (1), pp.158-162. <hal-04109454>

HAL Id: hal-04109454

<https://hal.science/hal-04109454v1>

Submitted on 7 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

Vanina Mozziconacci :

Qu'est-ce qu'une éducation féministe ?¹

Par **Marlène Jouan**²

En 2010, un numéro de *Nouvelles Questions Féministes* consacré aux perspectives féministes en éducation rappelait dans son éditorial que « la question des inégalités entre filles et garçons et entre femmes et hommes devant l'éducation reste essentielle pour qui veut comprendre et combattre les inégalités liées au sexe »³. Ce même éditorial faisait cependant état d'un certain scepticisme face au rôle fondamental assigné, dans le projet d'émancipation des femmes, au système éducatif habituellement restreint au système scolaire. Et de citer la sociologue Marie-Duru Bellat qui, constatant que « les progrès considérables de l'éducation des filles » au XX^e siècle n'ont pas permis d'enrayer « la reproduction des modèles de sexe », se demandait si l'éducation ne serait pas « qu'un maillon à l'importance surestimée dans le processus de reproduction des rapports de sexe »⁴. L'ouvrage de Vanina Mozziconacci, qui s'intéresse en philosophe à la place de l'éducation dans la transformation de ces rapports, rejoint cette position sceptique. En atteste sa question-titre : « qu'est-ce qu'une éducation féministe ? », qui suppose de s'étonner devant ce qui est généralement tenu pour allant de soi. Il n'est ainsi pas évident que l'éducation soit une modalité essentielle de la lutte féministe, il n'est pas non plus évident qu'une éducation féministe soit tout simplement possible. Pour autant, l'ouvrage est loin de se réduire à une entreprise de désenchantement vis-à-vis des espoirs que nous plaçons dans l'éducation. Au-delà de sa dimension critique, il convoque un imaginaire politique radical permettant à ces espoirs de se renouveler.

Son format de plus de 400 pages, dont presque 30 de bibliographie, l'indique à lui seul : nous n'avons donc pas affaire à un nouveau manuel d'éducation féministe, qui dans le sillage de récentes publications grand public nous dirait comment faire pour obtenir de l'éducation ce que nous attendons d'elle, à savoir « redresser l'injustice faite aux femmes en tant que femmes » (p. 23). Vanina Mozziconacci rappelle en effet que cette attente est ambiguë et ne fait pas

¹ Vanina Mozziconacci (2022). *Qu'est-ce qu'une éducation féministe ? Égalité, émancipation, utopie*. Paris : Éditions de la Sorbonne, collection « Philosophies pratiques », 409 pages.

² Marlène Jouan est enseignante-chercheuse en philosophie à l'Université Grenoble Alpes et à l'Institut de Philosophie de Grenoble, membre junior de l'IUF. Son travail de recherche est actuellement consacré aux théorisations féministes de la reproduction assistée et de la reproduction sociale.

³ Farinaz Fassa, Hélène Fueger, Nadia Lamamra, Martine Chaponnière et Edmée Ollagnier (2010). « Éducation et formation : enjeux de genre ». *Nouvelles Questions Féministes*, 29 (2), 4-16, p.4.

⁴ Marie Duru-Bellat (2008). « La (re)production des rapports de sexe : quelle place pour l'institution scolaire ? ». *Travail, genre et sociétés*, 19 (1), 131-149, pp.132 et 145.

consensus : l'éducation n'échappe pas au « champ de bataille »⁵ que constitue le féminisme. Issu d'une thèse de philosophie soutenue en 2017⁶, l'ouvrage ne vient pas davantage proposer une énième réforme de l'École et de l'Université, les institutions éducatives par excellence. La dimension institutionnelle de l'éducation est pourtant centrale dans la « (re)conceptualisation de l'éducation » (p. 26) déployée par Vanina Mozziconacci, mais avec une toute autre ambition. La définition très large de l'éducation qui oriente son analyse en fournit un indice : si l'éducation comprend toutes les pratiques et les relations qui « accompagnent et favorisent [la] croissance » des individus (p. 282), elle ne s'adresse pas seulement aux plus jeunes en devenir mais aussi bien aux adultes ici et maintenant⁷ ; elle ne se limite pas non plus à ce lieu dédié qu'est la salle de classe ou de cours mais concerne tout autant la famille ou le foyer. La thèse défendue dans l'ouvrage reflète cette extension du périmètre de l'éducation : ce qui contrarie le projet d'une éducation féministe ou l'empêche de porter ses fruits, c'est une « cartographie sociale » (p. 270) qui pose une frontière étanche entre le public d'un côté et le privé de l'autre. Parce que l'éducation est aujourd'hui encore, dans son organisation matérielle et sa valeur symbolique, partie prenante de ce découpage, son engagement féministe reste un vœu pieux.

Vanina Mozziconacci rouvre ainsi, au prisme de l'éducation, ce qui est peut-être *la* problématique des féminismes. Comme l'écrivait Carole Pateman, « la dichotomie entre le public et le privé est au centre des écrits et des luttes féministes depuis près de deux siècles ; en dernier ressort, c'est l'enjeu principal du mouvement des femmes »⁸. L'ouvrage démontre que les différentes conceptions féministes de l'éducation n'ont pas suffisamment remis en cause cette dichotomie ou bien n'ont pas tiré toutes les conséquences de sa critique. C'est spécialement le cas, dénoncé en conclusion, du « féminisme éducatif » qui « mise le principe de toute transformation sur l'éducation » (p. 366). En négligeant la fonction socialisatrice de l'éducation, c'est-à-dire d'adaptation à la société telle qu'elle est, et en déléguant aux générations suivantes la charge de sa transformation, ce féminisme-là court le risque de l'attentisme et de servir les plus privilégié·e·s. Par contraste, une véritable politisation de l'éducation exige de reconnaître que sa contribution au projet féministe dépend d'un renversement des rapports de pouvoir, de genre mais aussi de race et de classe, qui structurent

⁵ La formule est d'Éric Fassin (2005). « Un champ de bataille ». *Travail, genre et sociétés*, 13 (1), 165-167.

⁶ La thèse est disponible en accès libre : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01833236/document>.

⁷ Comme on l'a montré en philosophie morale, voir Sandra Laugier (2011). « L'éducation des adultes comme philosophie morale ». *Éducation et didactique*, 5 (3), 135-144.

⁸ Carole Pateman (1989). « Feminist Critiques of the Public/Private Dichotomy ». In *The Disorder of Woman* (pp. 118-140). Stanford : Stanford University Press.

l'ensemble de la société. Pour l'heure, une éducation égalitaire et émancipatrice pour tout·e·s ne saurait donc exister que sur le mode de l'utopie conçue comme un « antagonisme à l'ordre policier ». D'où le sous-titre de l'ouvrage – *Égalité, émancipation, utopie* – qui annonce les trois parties qui le composent et son raisonnement dialectique : Vanina Mozziconacci ne se contente pas de pointer les apories de telle ou telle théorisation féministe de l'éducation mais offre *in fine* de quoi les dépasser. En cours de route cependant, ce qu'il faut entendre par « éducation féministe » est profondément modifié.

Au fil, d'abord, d'un travail d'historicisation mené auprès des première et deuxième vagues du féminisme français, qui expose les tenants et les aboutissants de deux visions de l'éducation diamétralement opposées. La première vague est effet globalement « optimiste » quant aux pouvoirs transformateurs de l'éducation sur la condition des femmes, alors que la deuxième, dans sa version matérialiste, est au contraire « pessimiste » (p. 38). C'est qu'elles mobilisent d'une part des ontologies sociales différentes – individualisme *versus* structuralisme – et d'autre part des conceptions de la justice différentes – rattrapage d'un retard *versus* abolition de la domination. Le projet d'une éducation féministe avorte dans les deux cas. Faute d'intégrer dans ce projet un changement dans l'éducation des garçons et pas seulement des filles, les propositions de la première vague sont prisonnières du dilemme de l'universalisme et du différentialisme et restent conservatrices. Après Simone de Beauvoir en revanche, les analyses de la socialisation conduisent à voir dans l'idée même d'éducation féministe une contradiction dans les termes qui la rend impossible ou, au mieux, purement négative. L'identification de cette impasse permet à Vanina Mozziconacci de préciser le rôle d'une éducation féministe encore hypothétique à ce stade : il faudrait que tout en s'adressant à des individus opprimés par les rapports sociaux de genre, elle contribue à la genèse d'un sujet politique collectif capable de transformer ces rapports.

Au travail d'historicisation succède alors un travail de délocalisation, puisque la seconde partie de l'ouvrage puise aux États-Unis, notamment chez bell hooks⁹, les déclinaisons pédagogiques des groupes de conscience féministes issus de Mai 68. Il s'agit d'ailleurs là d'une de ses contributions majeures : initier le lectorat francophone à un corpus, partie intégrante des pédagogies critiques inspirées des travaux du Brésilien Paulo Freire, encore trop peu connu de

ce côté-ci de l'Atlantique¹⁰. Ce déplacement géographique est l'occasion de découvrir tant les écueils que les vertus d'une nouvelle problématisation de l'éducation, féministe moins par le contenu transmis que par la « forme éducative » c'est-à-dire par le type de relation pédagogique susceptible de contribuer à « changer le monde », plutôt que de permettre à certaines femmes seulement de « parvenir » dans le monde (p. 168). Sous l'effet de la critique post-structuraliste alimentée, à partir des années 1990 par la conception du pouvoir développée par Michel Foucault, les écueils deviennent cependant des échecs : faute de prendre en compte leur contexte d'intervention, les pédagogies critiques féministes sont vouées à produire des consciences assujetties ou illusoirement émancipées. Le projet d'une éducation féministe serait-il définitivement dans l'impasse ?

Ce serait sans compter d'une part la fécondité de la critique, qui aura exposé les obstacles qu'un tel projet doit surmonter, et d'autre part la conception de la philosophie que défend Vanina Mozziconacci, pour qui la critique doit déboucher sur une reconstruction alternative. La troisième partie de l'ouvrage s'y emploie, en déplaçant la focale des relations interindividuelles aux relations institutionnelles et, corrélativement, en passant d'un questionnement sur le sujet de l'éducation à un questionnement sur l'organisation sociale inégalitaire dont elle participe. On retrouve le matérialisme de la deuxième vague, mais enrichi des apports de l'éthique du *care* et plus précisément de sa version politique articulée par Joan Tronto. Puisqu'éduquer, c'est s'occuper des autres, les entretenir dans leurs besoins et les soutenir dans leur liberté, l'éducation doit en effet être reconnue comme un travail de *care* dont on sait à quel point il est féminisé, et donc habituellement naturalisé et maintenu dans l'invisibilité¹¹. Elle devient alors féministe à la mesure des potentialités émancipatrices, pour « un grand nombre de femmes et en particulier les plus minoritaires » (p. 348), d'une démocratisation et d'une redistribution de ce travail de *care* dont le dernier chapitre de l'ouvrage, forcément exploratoire, nous offre quelques illustrations utopiques empruntées notamment à la géographe Sophie Lewis et à l'architecte Dolores Hayden.

¹⁰ Voir cependant Irène Pereira et Laurence De Rock (dir.) (2019). *Les pédagogies critiques*. Marseille : Agone ; ainsi que G. Leroy (2022). *Sociologie des pédagogies alternatives*. Paris : La Découverte, pp. 91-103.

¹¹ La pandémie de Covid 19, qui a mis le travail de *care*, y compris dans sa dimension éducative, sur le devant de la scène, a constitué à cet égard une exception de courte durée. Voir Éléonore Lépinard, « Pour un partage radical des activités de care », *Libération*, 10 mai 2020.

Cette recension ne serait pas complète si l'on n'insistait pas sur le caractère iconoclaste d'un ouvrage qui « pourrait bien faire date »¹², tant par son contenu que par la démarche philosophique qu'il met en œuvre. Celle-ci pourrait rebuter : animé, dans son écriture et sa construction, par un souci pédagogique constant, le livre n'en est pas moins dense sur le plan théorique et donc exigeant. On le lira en ayant à l'esprit sa situation singulière dans le champ du savoir académique, spécialement francophone, puisque relevant à la fois de la philosophie de l'éducation et de la philosophie féministe. Or, comme le rappelle Nicole Mosconi dans sa préface (p. 16), l'une et l'autre sont aujourd'hui encore minoritaires en philosophie, où elles souffrent d'un déficit de légitimité. Tant par l'objet qu'elle se donne – sans parler d'être « un sujet pour femmes », l'éducation serait à sa place dans les sciences sociales – que par son parti-pris assumé quant à la nécessité d'une lutte féministe, Vanina Mozziconacci fait ainsi entorse à la discipline dans laquelle, par sa méthode d'analyse, elle s'inscrit incontestablement. Mais qu'elle subvertit également : en intégrant dans son corpus des autrices qui ne font pas partie du canon, en traitant philosophiquement des textes qui n'en portent pas le label, ou bien encore en déjouant la logique de textes philosophiques classiques cautionnant l'oppression sexiste, l'ouvrage déploie une pratique féministe de la philosophie¹³. On lui ajoutera encore deux mérites. En premier lieu celui de présenter et discuter un éventail substantiel des pensées féministes et de leurs outils conceptuels, parfois méconnus ou mal connus, ce qui le rend abordable sans prérequis dans le domaine. En second lieu celui de proposer aux enseignant·e·s plusieurs pistes pour une pédagogie autoréflexive, attentive à ce qui, hors les murs de l'école ou de l'université, contraint ce qui peut se jouer en leur sein.

¹² Nous rejoignons ici la recension de l'ouvrage par Camille Roelens, *Spirale – Revue de Recherches en Éducation*, n°70, 2022, pp. 140-146.

¹³ Voir Vanina Mozziconacci, « Faut-il être femme pour philosopher ? », *La vie des idées*, 1^{er} septembre 2020.